

ROGER
FRISON-ROCHE



**LE VERSANT
DU SOLEIL**

MÉMOIRES

ARTHAUD

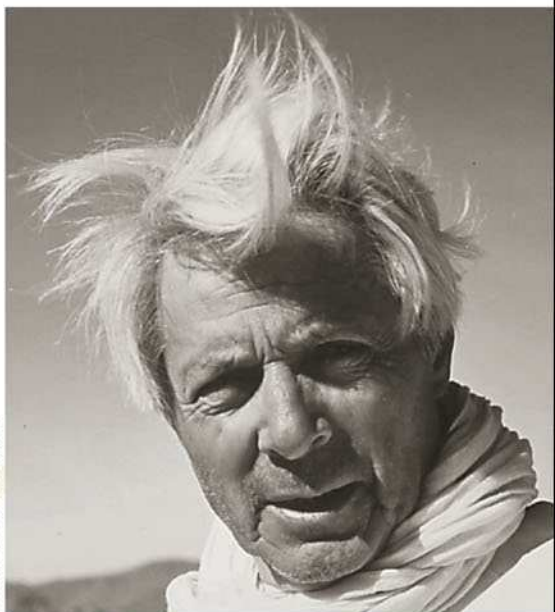
Extrait de la publication

ROGER FRISON-ROCHE

LE VERSANT DU SOLEIL

MÉMOIRES

Photo : © Pierre Tairraz



Dans ce livre de mémoires, Roger Frison-Roche, l'un des grands écrivains-aventuriers du XX^e siècle, revient tour à tour sur son enfance passée à flanc de montagne, sur les nombreux exploits sportifs dont il fut le héros, sur les guerres et son engagement dans la Résistance – mais également sur sa prédilection toute particulière pour les voyages extrêmes dont il tirera un amour immodéré pour le Grand Sud algérien comme pour les magiques contrées polaires.

Un livre empreint de l'immense respect pour le courage et la dignité humaine qui caractérise toute son œuvre.

ARTHAUD

Roger FRISON-ROCHE

LE VERSANT DU SOLEIL

ARTHAUD

© Flammarion, 1981
© Arthaud, 2007
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0812-6028-3

PREMIÈRE PARTIE
PASTORALE

CHAPITRE PREMIER

Cousine Jeanne suivait d'un air rêveur, à travers les glaces de la brasserie, le défilé des passants endimanchés revenant du bois de Boulogne et la parade des calèches, des tilburys ou des fiacres retour des courses de Longchamp. La nuit était tombée ; l'allumeur de réverbères parti de la place de l'Étoile, sa tâche accomplie, descendait l'avenue de Wagram en direction des Ternes, la longue perche lancéolée de l'allume-gaz sur l'épaule. Le temps devait être froid, car la terrasse était à peu près vide, mais par contre, dans la grande salle, toutes les tables étaient occupées.

Et brusquement, cousine Jeanne vit l'éclairage faiblir, les manchons d'amiante des « becs Auer » rougeoyèrent une fraction de seconde puis s'éteignirent.

— Manquait plus que ça ! fit-elle. Encore une panne.

Comme un long murmure traduisait l'étonnement, puis l'inquiétude des consommateurs, elle les rassura :

— Ne vous inquiétez pas, on va passer des bougies.

Alors le silence se fit. Et les bruits extérieurs pénétrèrent l'univers clos du café : claquement de sabots des chevaux des fiacres sur les pavés de bois ; lointain grincement métallique du chariot conducteur dans le rail central, soulignant la manœuvre du tramway électrique changeant de voie au terminus de l'Étoile.

Cousine Jeanne disposait en permanence dans sa caisse d'une « lampe Pigeon » de secours qu'elle alluma, et chacun fut rassuré, à la fois par son visage serein, sa corpulence et la dignité de son allure derrière le haut coffre d'acajou où elle se dissimulait et qui la transformait en femme-tronc. Les garçons ayant disposé des bougies sur chaque table, les joueurs de manille reprirent la partie interrompue ; les amateurs de « verte » distillèrent méticuleusement la fonte du morceau de sucre posé sur une cuillère plate et percée au-dessus du verre ; savant dosage, véritable rite de l'absinthe pour les habitués.

Ce dimanche de novembre 1910 finissait ainsi dans cette scène intimiste : un clair-obscur digne d'un Caravage, et le buste opulent de cousine Jeanne y avait sa place toute désignée.

— Tout ça n'est pas normal, grommela-t-elle. Qu'en penses-tu, Joséphine ? Une panne de gaz ? D'habitude, ils préviennent.

Joséphine, c'était maman, et cousine Jeanne, marraine. Et maman s'inquiétait :

— Sais-tu où est passé Roger ? On le cherche partout, il a disparu.

— Au fait ! dit tout à coup cousine Jeanne, il rôdait autour de ma caisse juste avant la panne, j'ai même dû le gronder, il traînait par terre avec sa belle robe des dimanches. Tu as tort, Joséphine. Qu'attends-tu pour lui mettre une culotte ? Il est assez grand !

C'était un reproche et je devinai que maman aurait dû rougir. Me mettre en culotte, c'était me faire quitter mon état de bébé ; je deviendrais un petit garçon, je lui échapperais ! Turbulent avec une robe, qu'allais-je devenir portant culotte ? Pauvre chère maman ! À l'époque, on laissait les petits garçons en robe « jusqu'à ce qu'ils soient propres ».

Heureusement, cousine Jeanne enchaînait :

— Ah ! mon Dieu, le petit polisson. Il a peut-être tripoté le robinet du compteur général ; laisse-moi regarder.

Elle s'accroupit malgré son embonpoint, disparut sous le caisson de bois et me découvrit, blotti dans un recoin, penaud et apeuré.

— Que fais-tu là, petit polisson ? Allons, sors !

Cousine Jeanne était très bonne, elle avait un petit faible pour moi ; j'aurais obéi avec soulagement, mais j'avais entendu la voix

autoritaire de ma mère. Maman, je l'aimais, je l'admirais, mais je la redoutais. Elle était sévère, mais juste, et je savais que je venais d'accomplir une énorme sottise. Et, comme la lumière venait d'être rendue, je m'échappai en courant, traversai la salle de la brasserie poursuivi par ma mère, et disparus dans les communs. J'adoptais une attitude devenue par la suite une tactique : certain d'avoir mérité une correction, je criais très fort, hurlais, pleurais, avançant le châtiement, espérant ainsi attendrir mon juge.

Mais j'étais déjà résigné : quelques coups de martinet sont vite oubliés.

À l'entresol, ma famille avait son appartement, et au fin fond des chambres obscures s'ouvrait un cabinet noir ; c'était le lieu de réflexion où l'on m'enfermait après mes sottises. Ayant à moitié esquivé une volée du martinet appliquée d'ailleurs débonnairement et la porte close, je pouvais dans le noir ruminer la menace voilée de maman :

— Si tu continues à faire des sottises, je te renvoie à Beaufort !

Et, à cette idée, j'étais tout à coup très heureux. Beaufort ! J'y avais été placé en nourrice et j'en avais été ramené depuis peu, en raison de la maladie de mon père. Et, dans le cabinet noir où j'avais été mis en pénitence par une mère sévère et débordée par mes inventions diaboliques, je songeais amèrement au pays libre d'où je venais, où tout était beau, où tout le monde était bon et m'aimait, où j'avais toujours un ami pour me consoler. Même lorsque j'avais épuisé la patience de mes oncles, tantes, cousins et cousines, il me restait Labrie, le chien corniaud, pour lécher mes larmes, ou encore mon confident préféré, le petit veau dernier-né de l'étable où hibernaient les vaches de « Mononcle », le frère de maman.

Il me semblait entendre encore la symphonie des clarines du troupeau dans la sérénité de l'alpage, et cette musique déclenchait en moi d'obscurs souvenirs pleins de douceur, de chaleur humaine ; ceux de la « veillée » dans la pièce commune où, l'hiver, se rassemblait toute la famille, le « père » (le poêle) ronronnant au centre de la grande salle bordée aux quatre coins par les lits à courtine recouverts d'une épaisse couverture de laine tricotée au crochet. Oncles

Le Versant du soleil

et tantes, cousins et cousines, voisins les plus rapprochés passaient le temps en décortiquant des châtaignes. J'étais toujours présent, engoncé, ligoté dans le « bri », le berceau en forme de mangeoire fixé sur deux patins semi-arrondis, et, comme je ne voulais pas dormir, tante Marie, les cheveux bien tirés sous sa calette de dentelle noire, me berçait d'un pied léger appuyé sur les patins du berceau. Mais tout cela est un peu flou. Sont-ce mes souvenirs, ou le récit que plus tard on m'en a fait ? Tandis que subsiste encore le souvenir de la panne d'éclairage « monstre » que j'avais provoquée en fermant le robinet du compteur à gaz de la brasserie de Champigneulle, tout en haut de l'avenue de Wagram, à deux pas de l'Arc de triomphe où ne dormait pas encore le Soldat inconnu.

Toute cette évocation me ramène à Beaufort, qui s'appelait autrefois Sainte-Maxime-de-Beaufort, puis Beaufort-sur-Doron, avant de devenir 73 Beaufort. À Beaufort, en Savoie, et à son vertigineux versant de l'adret où s'accrochent à la roche, comme celles du mélèze au bord d'un précipice, les racines de ma double famille : paternelle et maternelle.

Je plains ceux qui ne savent pas d'où ils sont, d'où ils viennent et qui se cherchent une origine, une race, une patrie là où il ne faut chercher qu'une terre ; une terre labourée et fertilisée depuis le Moyen Âge, autour des mêmes chalets couverts d'ancelles lestées de pierres, une terre sur laquelle on puisse s'appuyer et, tel Antée, retrouver des forces lorsque ça ne va pas. Pour moi, Beaufort, c'est tout ça ! Tout, et cela explique bien des choses.

Certes, je suis né à Paris, le 10 février 1906, à l'entresol de la maison qui existe encore, à l'angle des rues Roquépine et Cambacérès, dans le VIII^e arrondissement, au-dessus du restaurant-marchand de vin que tenaient mes parents, Savoyards émigrés temporaires comme l'étaient à l'époque les Auvergnats, les Limousins et autres provinciaux des régions déshéritées ou surpeuplées venus chercher fortune à Paris.

C'était en pleine tension politique intérieure. Le Parlement venait de voter la séparation de l'Église et de l'État, l'exil des congrégations et la saisie de leurs biens ; les chartreux portaient pour

Tarragone. Des émeutes éclataient un peu partout. C'est ainsi que Joseph Bon-Mardion, mon parrain, et cousine Jeanne Frison-Roche, ma marraine, me portèrent en cachette dans la crypte de l'église Saint-Augustin où je fus baptisé. Était-ce encore l'abbé Huvelot qui en était le curé ? Je l'ignore, mais je sus plus tard qu'en ces mêmes lieux il avait converti le vicomte Charles de Foucauld, futur ermite du Hoggar ! Un signe dans ma vie future.

Je suis né à Paris, mais je ne me considère pas comme parisien. Non ! Les vrais Parisiens me comprendront, les rares, ceux qui ont leurs quartiers d'ancienneté inscrits sur les registres communaux depuis bien avant les nouveaux temps. Ils ne doivent pas être légion. La métropole géante a tout englouti dans ses entrailles de pierre, de fer et de béton. Peut-être en reste-t-il encore, en cherchant bien, à Belleville ou à Vaugirard, naguère à Grenelle, mais c'est bien fini. Plus de Parisiens, seulement des résidents à Paris, futurs robots : boulot, métro, dodo !

Je suis savoyard cent pour cent.

Savoyard des hautes vallées de ce Beaufortin, massif privilégié, encore aujourd'hui préservé, pays fermé entre l'Isère et l'Arly, adossé au massif du Mont-Blanc, ouvert à l'ouest sur la large Combe de Savoie toute chargée de châteaux féodaux, riche de l'histoire de ses ducs et de ses princes qui nous ont gouvernés depuis mille ans.

Je cherche parfois ce qui a pu motiver la succession d'actes et de décisions qui m'ont amené progressivement à être ce que je suis devenu. Plus tard j'ai écrit : le désert. Oui, mais avant le désert, il y avait la montagne. Car au départ dans ma vie, il n'y avait rien. Rien ne prédisait une vie aussi agitée, aussi active, aussi tumultueuse que la mienne, et pourtant mon destin était déjà inscrit, j'en suis persuadé, dans les gènes de mes ascendants. Alors, lorsqu'on a la prétention de vouloir rédiger sinon ses mémoires, tout au moins les souvenirs les plus caractéristiques de sa vie, il faut commencer par le commencement.

La Savoie, chacun sait, après avoir été française par intermittence au hasard des conquêtes, est finalement restée l'une des plus

Le Versant du soleil

anciennes dynasties européennes et est devenue définitivement et volontairement française en 1860.

La séparation d'avec le royaume sarde s'est opérée en douceur, chacun faisant sienne la parole de Cavour: « Nos cœurs vont là où coulent nos rivières. » Le Doron de Beaufort coule vers l'Arly qui se jette dans l'Isère qui se jette dans le Rhône, ce dernier drainant ainsi toutes les eaux du versant occidental des Alpes de Savoie. Nos cousins transalpins, qui depuis un millénaire étaient savoyards, sont alors devenus membres à part entière d'un nouvel État souverain: l'Italie. Tout cela s'est accompli par un vote quasi unanime, comme on n'en voit plus aujourd'hui que dans les pays totalitaires, mais c'était alors la totalité des cœurs qui s'exprimaient. Peut-être à l'époque a-t-on oublié trop légèrement nos frères du Val d'Aoste, purs francophones et irrédentistes, mais qui ne verront leur autonomie reconnue qu'après la Deuxième Guerre mondiale, car le tunnel sous le mont Blanc n'était pas foré, et leur rivière, la Doire Baltée, coule vers le Piémont.

CHAPITRE II

Jean-Baptiste, le buste renversé, tirant à pleines mains sur les longues guides, arrêta net les six chevaux de la diligence, puis tourna rapidement la roue des freins et, pour apaiser l'attelage, fit claquer au-dessus des oreilles la longue mèche de son fouet. Le convoi immobilisé, les chevaux calmés après l'énervement de l'étape parcourue au trot allongé, il se tourna vers son compagnon juché à ses côtés sur le haut banc du conducteur, perché sur le compartiment avant de la diligence, au-dessus de la capote de cuir bouilli de l'énorme véhicule.

— À toi, mon ami, dit-il en lui tendant les guides, et que Dieu te garde. Voilà vingt ans que je fais le trajet ; à quarante ans passés, il est temps pour moi de songer à fonder une famille. Adieu donc, la Bricole ! Et salue les amis de Turin.

— Adieu, Jean-Baptiste, tu as été un fameux conducteur et le roi te doit bien une petite pension.

— Eh ! là-haut, c'est fini les discours ?

On était arrêté en rase campagne et les passagers s'impatientaient. L'un d'eux, un gros notaire de Saint-Jean-de-Maurienne, passant la tête par une portière, apostropha Jean-Baptiste :

— Que signifie cet arrêt ? Il n'y a pas de relais ici, que je sache. Nous allons arriver en retard et je raterai par ta faute un mariage.

Le Versant du soleil

— Ne vous inquiétez pas, maître, la Bricole me remplace et, croyez-moi, il sait conduire un attelage. Faites-lui confiance.

Le ton du notaire s'était radouci. Depuis tant d'années qu'il empruntait la diligence pour aller de Saint-Jean-de-Maurienne à Chambéry, Jean-Baptiste était devenu presque un ami.

— Tu nous quittes ?

— Dame, maître, faut bien songer moi aussi à me marier. Allez, la Bricole, dépêche, jette mon sac et mes bottes et fouette. La belle saison se prépare et tu n'auras plus à changer les roues pour des patins de traîneaux à Lanslebourg.

La diligence aux panneaux marqués des armes de Savoie démarra dans un grincement d'essieux et, rapidement tirée par les six chevaux postiers bretons, disparut derrière le rideau de peupliers qui masquait le pont Royal sur l'Isère.

Jean-Baptiste resta seul au bord de la route.

Derrière lui, Saint-Pierre-d'Albigny alignait au creux du vignoble ses maisons aux toits d'ardoise. Vers le nord-est, la large plaine alluviale de la Combe de Savoie, où divaguait l'Isère, se fermait dans le lointain sur les montagnes du Beaufortin. Une petite vallée forestière s'y creusait entre Arly et Isère, semblant ne mener nulle part. Au fond de cette échancrure, scintillaient les neiges éternelles du mont Blanc. La journée de printemps était belle, les merisiers en fleur transformaient la Combe de Savoie en un verger rose et blanc dont les tons de pastel adoucissaient le sombre glacis du massif des Bauges ; ses falaises dominaient la plaine de 2 000 mètres ; sur l'autre rive de l'Isère, le moutonnement serré de la forêt d'épicéas se haussait jusqu'à la haute et très ancienne chaîne cristalline des Alpes, aux alpages encore recouverts des neiges de l'hiver.

Jean-Baptiste ramassa son lourd baluchon, y ficela tant bien que mal la paire de grosses bottes de postillon en cuir bouilli qui lui avaient tenu les pieds au chaud durant les longs hivers savoyards. Il n'avait pas pu s'en séparer.

Douze lieues le séparaient de Beaufort. C'était une trotte qui ne l'effrayait pas vingt ans auparavant. Et il se souvint du jour où il avait dit adieu au village pour gagner Lyon, à cent septante kilomètres de

là, trajet qu'il avait accompli sans se fatiguer en deux étapes. Depuis, sa vie s'était passée, au début à cheval comme postillon de pointe sur un cheval de tête, puis, les années s'écoulant, il était devenu conducteur responsable de la diligence, des passagers et du convoi, et alors s'étaient succédé durant vingt ans les allers et retours sur le trajet du courrier royal sarde joignant Lyon à Turin en trois jours. Trois jours pour aller, trois jours pour revenir, de temps à autre un ou deux jours de repos dont il profitait pour retrouver Beaufort, la ferme du Péchaz, sa famille.

Il jeta un long regard vers l'échancrure de la Maurienne. La Bricole aurait du bon temps, songea-t-il, il prenait la charge au bon moment, à la fonte des neiges, très précoce en cette année 1850. Mais il aurait lui aussi sa part d'imprévu : les relais rigoureux de l'hiver, lorsque à Lanslebourg, en haute Maurienne, il fallait mettre la diligence sur des crics, enlever les roues, les remplacer par de longs patins de frêne et aux six chevaux de routine ajouter trois mules de tête chargées de faire la trace dans la neige épaisse du col du Mont-Cenis. Il se souvenait du relais accueillant chez les moines de l'hospice, de leur chaude hospitalité lorsque les avalanches ou la tourmente bloquaient la diligence et ses passagers ; il revivait la terrible descente sur Suse, si difficile que le poids de la diligence entraînaient les chevaux qui avaient tendance à s'emballer : alors, pour les calmer, il prenait la précaution d'attacher derrière le coffre un sapin branchu coupé au passage et qu'il laissait traîner sur la route enneigée, épargnant ainsi les freins de la voiture et les jambes de l'attelage. Plus bas, un peu avant Suse, au débouché de la plaine du Piémont, on remettait les roues à la place des patins de frêne, et c'était enfin sans problème l'entrée triomphale à Turin. Une ou deux fois, des brigands avaient attaqué la diligence et rançonné les voyageurs, mais cela se passait dans les terres froides entre Lyon et la Savoie, au pays de Mandrin.

Égrenant ses souvenirs mélancoliques, il reprit la route qui traversait en sinuant les villages perchés sur les contreforts de la vallée : Gresy-sur-Isère, Miolans, Frontenex, La Rachie. Déjà il distinguait la ville forte de Conflans, dominant la jonction de l'Arly et de l'Isère ;

Le Versant du soleil

l'auge forestière du Doron de Beaufort s'y ouvrait très distinctement, un peu comme s'ouvre la porte du logis familial. Il traversa Albertville, nouvellement construite par le roi Charles-Albert le Bâtitseur, souverain très en avance sur les urbanistes de son temps, et, franchissant le pont sur l'Arly, se trouva la nuit venue devant la vieille route empierrée qui par Venthon et Queige mène à Beaufort. Il lui restait encore quatre lieues et demie à parcourir en pleine montagne, mais il ne sentait plus la fatigue. Les gorges de Queige, sauvages et boisées, enserraient un torrent rageur dont il reconnut la voix familière : le Doron.

Quand il sortit des gorges dans la plaine de Villard, il faillit « hucher », lancer le vieux cri de reconnaissance des Beaufortains, cri sauvage arraché au fond de la gorge, hurlement préhistorique par lequel les jeunes de mon pays se répondent encore, les nuits d'automne, d'un versant à l'autre, par-dessus la voix grave du torrent.

La lune pleine délimitait les crêtes de la montagne d'Outray sur un ciel criblé d'étoiles ; tout le versant de l'adret baignait dans une douce lumière sélénique, et Jean-Baptiste reconnut, haut perché sur la crête forestière des Entre-Roches, le double chalet du Péchaz, où ne brillait qu'un feu.

Il aurait pu s'arrêter à Beaufort, mais il courait sur sa lancée, comme un navire sur son erre. L'heure était trop matinale pour séjourner à la ville. Alors, délaissant la route, il entreprit la dure montée du chemin muletier qui, passant par la cascade du Dard où coule le nant des Golets, longe sur le plateau des Outards la plus ancienne maison forte de la vallée, le château des Cours datant du XIV^e siècle, puis gagne le plan supérieur où la ferme du Péchaz s'accroche à la pente, veillant sur les nombreuses granges essaimées çà et là sur les pâturages. Mais Jean-Baptiste, pressé d'arriver, délaissa le chemin muletier et grimpa directement par le raccourci de la Charmette, à travers les pierriers et les roches moutonnées qui débouchent au Plan-des-Villes.

Le Péchaz ! Cette ferme rustique devenait son bien ! Avec la grange du Muret, tout cela était à lui. Il l'avait reçu en héritage ;

habitation savoyarde typique, chalet à deux étages, au double balcon, l'étage habité, maçonné juste au-dessus de l'étable pour bénéficier l'hiver de la chaleur des bêtes, et au-dessus le solaret, balcon de bois attenant à la grange à claire-voie où l'on fait sécher la récolte les étés pluvieux ou les automnes précoces.

Derrière le Péchaz, se dissimulait une autre habitation plus ancienne encore, appartenant aux cousins de Jean-Baptiste. La fermière lui tendit l'énorme clef :

— Te voilà enfin, Jean-Baptiste.

— Il est grand temps que je songe à m'établir. Vingt ans sur les routes, ça use.

— Tu n'auras pas de peine à trouver l'âme sœur.

Elle sourit discrètement. Tout se savait, et que, malgré son âge, Jean-Baptiste courtisait discrètement une jeune fille du hameau des Villes-Dessous.

— À part ça, les nouvelles ?

— Félix Frison-Roche a épousé la Rose Bon-Mardion. Ils sont partis chercher fortune à Paris. Il n'y avait pas assez de terre pour tous là-haut.

Machinalement, Jean-Baptiste jeta un regard vers le haut : la pente était si forte qu'on se demandait comment des chalets pouvaient s'y fixer. Celui des Frison-Roche prenait son assise sur un bloc. On aurait dit qu'il avait glissé naturellement de la montagne d'Outray puis s'était arrêté sur cet obstacle.

Depuis le Péchaz, la vue s'étendait fort loin : la vallée de Beaufort, creusée par les glaciers du quaternaire, se découpait en entier et l'horizon ne se fermait qu'au-delà le dernier verrou des gorges de Queige par la barrière dentelée des Bauges. À l'est, la haute chaîne du Grand Fond, au sud, l'élégante cime du Grand Mont et la triple pyramide du Mirantin séparaient la vallée de l'Argentine de la basse Isère et de la Tarentaise ; au nord-ouest, enfin, la molle crête du Signal de Bisanne et le col des Saisies barraient l'accès du val d'Arly.

Ainsi Jean-Baptiste Bon-Mardion, mon grand-père maternel, après vingt ans d'exil volontaire, retournait au pays. Pour y fonder une famille et reprendre le bien familial dont il restait le seul héritier.

Le Versant du soleil

Sa femme, il l'avait depuis longtemps choisie – elle était toute jeune à l'époque, beaucoup plus jeune que lui : Alphonsine Molliet-Ribet, du village des Villes-Dessous, sur le même versant du soleil ; vingt ans de moins, mais ils s'étaient promis depuis deux ans, et Alphonsine l'avait attendu. Les formalités du mariage seraient courtes. Alphonsine apporterait en dot la propriété des Villes-Dessous, avec la maison familiale, la grange des Combelles, et les pâturages l'entourant. Avec les biens du Péchaz, Jean-Baptiste pourrait élever une dizaine de vaches et leurs produits. Il ferait son seigle, son chanvre, ses pommes de terre, son cidre et son potager. Le lait, la tomme et les redevances du montagnard d'été compléteraient son revenu. Jean-Baptiste était heureux, et tout porte à croire qu'il le fut.

Une fois marié, son premier soin fut d'aller revendiquer sa place au banc de l'église. L'église de Beaufort, massive comme une forteresse, a fixé ses fondations sur le granit de la plus ancienne chaîne alpine. Rude de l'extérieur, elle dissimule toute la richesse de l'art baroque : colonnes torsadées, sculptées et dorées du chœur, calvaire grandeur nature en équilibre sur une poutre traversant la nef à six mètres de hauteur, à la limite du chœur, et surtout, merveille des merveilles, une chaire sculptée par J. Clérant, le « Maître de Moustiers », représentant les quatre évangélistes¹.

La conception de la nef est unique : elle s'élève en deux paliers, jusqu'au chœur. Le plancher de la nef est entièrement réservé aux femmes, mais là encore une ségrégation datant de plusieurs siècles

1. Note de l'auteur : Bien entendu, cette description s'applique à l'église de Beaufort telle que je l'ai connue. Mais pourquoi faut-il que, durant les années 1950, sous prétexte de rénovation, des vandales officiellement mandatés aient saccagé cette belle demeure baroque du Seigneur, supprimé notamment les paliers ascendants qui donnaient tant de profondeur et d'élégance au chœur et, rasant les balustrades et les planchers de chêne du palier des dames, les aient remplacés par une plate-forme bétonnée, nue et froide ? Et que dire de ce qui reste des bois sculptés brunis par les ans ? On les a recouverts d'une épaisse couche de vernis noir sombre et lourd, et les fines et délicates sculptures de la chaire des évangélistes, si riche du vieillissement de ses bois précieux qui exsudaient une lumière mordorée, sont devenues ternes et effacées !

s'opère : cette partie basse de la nef ne comporte que quelques chaises anonymes et de rugueux bancs de bois, où toute femme même étrangère à la paroisse peut venir prier.

Sur le premier palier, séparé à la fois du chœur et de la basse nef par une balustrade de noyer sculpté et trois marches de chêne, sous la belle chaire du prédicateur, se tiennent les paroissiennes ayant une chaise gravée à leur nom. Celles qui descendent du versant de l'adret : villages des Curtillets, des Outards et des Villes-Dessous, prennent place sur le côté gauche, face au chœur ; les femmes venant du Bersend, du Praz et du Mont, sur le revers de la vallée, se placent à droite.

Même disposition pour les hommes qui, eux, prennent place sur une haute galerie qui entoure complètement la nef à bonne hauteur : dans le fond, face au chœur, les bancs des notables et de la maîtrise. La galerie de gauche est réservée aux hommes de l'adret, celle de droite aux hommes de l'autre versant. Chaque famille y a son banc personnalisé.

C'est un droit imprescriptible, et le premier soin de Jean-Baptiste fut de reconnaître sa place si longtemps délaissée et d'y visser une plaque de cuivre à son nom : *Jean-Baptiste Bon-Mardion*, suivi de la mention *conducteur*. Machinalement, il jeta un regard sur le banc qui précédait le sien. On pouvait y lire *Félix Frison-Roche*. « Tiens, pensa-t-il, pour un qui revient au pays, un autre qui s'en va. »

Il hocha mélancoliquement la tête.

Ainsi s'accomplissait la première partie de mon destin, puisque s'unissaient déjà sans le savoir sur les bancs de l'église ceux qui seront mes futurs grands-pères.

Désormais Jean-Baptiste a « son banc ». Chaque dimanche, Alphonsine et lui dégringolent les quatre cents mètres de dénivellation qui séparent le Péchaz du chef-lieu, que les gens du pays nomment entre eux « la Villaz ». L'été, passe encore ! Mais l'hiver. Et comme la particularité de Beaufort est que le chef-lieu n'est qu'une sorte de forum public comptant très peu d'habitants, que tous les habitants de la commune sont disséminés dans des hameaux ou des chalets isolés, que certains ont plus d'une heure de

Le Versant du soleil

marche à faire pour descendre à la ville, chaque famille possède ou loue une chambre à Beaufort. Les femmes y revêtent, avant de se rendre à l'office, le beau costume savoyard aux multiples foulards de soie recouvrant un bustier serré orné de la croix et du cœur d'or, coiffent la « bère » de satin blanc, finement tuyautée, qui ne supporterait pas les risques d'une descente par les sentiers escarpés. « Notre chambre » se trouve encore dans une étroite rue de la vieille ville, où toutes les habitations datent au minimum du xv^e siècle. C'est là qu'Alphonsine se change, tandis que Jean-Baptiste, l'office terminé, discourt avec les hommes, dans les estaminets du pays. Puis ce sera la longue remontée jusqu'au Péchaz, où les bêtes brament à l'étable en attendant le retour des maîtres.

Numéro d'édition : N.01EBNN000122.N001
Dépôt légal : septembre 2007